

de si bonnes dispositions, que les ennemis prirent la fuite; ils se rapprochèrent de la ville quelques jours après, et envoyèrent un espion pour reconnaître la place. Conduit devant l'évêque d'Adran, celui-ci lui montra l'état des choses, et lui dit d'un ton ferme : « Tu n'es point un soldat; et ton général ne veut pas se rendre au roi comme tu le prétends : c'en est fait des Tay-sou, ils ne sont venus à Nha-Thang que pour y trouver leur perte; si quelqu'un veut se rendre, qu'il se hâte; demain au soir il ne sera plus temps. Tu as mérité la mort comme un espion; mais nous te pardonnons : va dire à tes mandarins ce que tu as vu, et ajoute que nous nous moquons d'eux. » Ce stratagème produisit son effet, et le siège fut levé.

Malgré les services qu'il avait rendus, l'évêque d'Adran était toujours en butte à la jalousie des grands, qui voulurent encore, en 1795, lui faire retirer l'éducation du prince, par zèle pour la religion du pays. Le roi lui remit l'écrit des mandarins et voulut en châtier les auteurs; il en fut détourné par l'évêque qui demanda sa retraite et ne put l'obtenir.

En 1799 le roi résolut d'attaquer Ki-nhon, boulevard des rebelles, et le seul endroit fortifié de la partie moyenne de la Cochinchine. Le fils de l'usurpateur n'avait pas moins de cent mille

hommes à lui opposer; Nguyen-Anh, avec des forces bien inférieures, le défit complètement. Il fit bloquer la ville par une forte armée, et alla avec ses gardes, les troupes du prince et sa marine, à deux journées plus loin, fermer les passages par terre et par mer, afin d'empêcher que la ville pût recevoir aucun secours. Au bout de deux mois elle fut obligée d'ouvrir ses portes. Le vainqueur y entra suivi de plus de cent éléphants dont il s'était emparé sur les ennemis; près de cinquante mille hommes abandonnèrent les drapeaux des rebelles pour se ranger sous les siens.

On rapporte à cette occasion un trait de magnanimité de Nguyen-Anh, bien extraordinaire, surtout chez les monarques de l'orient. Quand le prince passait la dernière porte, on lui tira un coup de fusil du haut du rempart. L'assassin fut pris aussitôt et amené, les mains liées derrière le dos, au monarque; il fut reconnu pour un officier général de la famille de l'usurpateur; le roi lui dit qu'au lieu de lui faire trancher la tête comme il le méritait, il voulait bien, en considération de son rang, lui permettre de choisir lui-même le genre de son supplice entre le poison, le lacet de soie et le poignard qui lui seraient présentés. « Si tu n'as pas peur de moi, lui dit le chef rebelle, tu me feras relâcher à l'instant : je te préviens qu'ayant juré de ne jamais vivre sous tes lois, si tu oses

faire ce que je te demande, je me retire à l'instant à Hué, où mon rang et ma réputation me procureront le commandement d'une armée à la tête de laquelle je me ferai gloire de me mesurer avec toi. » Le roi frappé de sa hardiesse et de sa franchise, le fit relâcher, et lui donna une escorte pour le conduire aux frontières. L'année suivante cet homme fut tué en combattant.

L'évêque d'Adran, aux sages conseils duquel le roi devait une grande partie de ses succès à la guerre, son retour dans ses états et les améliorations de son pays dans les intervalles de paix, ne vécut pas assez pour voir Nguyen-Anh entièrement rétabli sur son trône. Une dyssenterie opiniâtre l'enleva le 9 octobre 1799, après trois mois des douleurs les plus aiguës. Pendant sa maladie le roi lui avait non-seulement envoyé ses médecins; il était souvent venu lui-même le visiter, ainsi que le prince royal et les grands mandarins. Lorsque l'évêque eut cessé d'exister, les mandarins et toute l'armée témoignèrent, par leurs cris déchirans, combien la perte qu'ils faisaient leur était sensible. Le roi, la reine et le jeune prince, surtout, paraissaient inconsolables. Son corps, embaumé par ordre du monarque, fut porté à Say-gon et exposé pendant deux mois dans un cercueil magnifique, au milieu du palais épiscopal; le 6 décembre le roi assista à ses funérailles

avec toute sa cour et tous les mandarins. Le prince royal fit construire un grand bâtiment dans la cour de ce palais, pour y recevoir les mandarins et tous ceux qui venaient rendre les honneurs funèbres à son maître. Les chrétiens et les idolâtres y accouraient en foule, ainsi que les mandarins, revêtus de leurs habits de cérémonie. Tous montraient une vive douleur et le plus grand recueillement. Le roi qui avait exigé que les ecclésiastiques catholiques fissent pour l'évêque d'Adran tout ce que leur religion permettait, et qui avait fait mettre à leur disposition tout ce dont ils pourraient avoir besoin, assista lui-même à ses funérailles avec les mandarins des différens ordres. Chose étrange! la mère, la reine, la sœur, les concubines du roi allèrent toutes jusqu'au tombeau du prélat. La garde du monarque, composée de plus de douze mille hommes, etc., y marchait sous les armes; plus de cent éléphans, avec leur escorte ordinaire, précédaient ou suivaient le convoi que le prince royal dirigeait en personne, par ordre de son père. On y traîna des canons de campagne pendant toute la marche qui dura depuis une heure après minuit jusqu'à neuf heures du matin; quatre-vingts hommes choisis portaient le corps placé dans un superbe palanquin. Il se trouvait à ce convoi environ cinquante mille hommes, sans compter les spectateurs qui couvraient les deux côtés du

chemin l'espace d'une demi-lieue. Imitant la conduite des chrétiens, le roi jeta un peu de terre dans la fosse, et fit, en versant un torrent de larmes, les derniers adieux au ministre qu'il venait de perdre. Après que les cérémonies des prêtres chrétiens eurent été terminées, ce prince voulut honorer d'une manière particulière à son pays *le mattre illustre*, c'est ainsi qu'il l'appelait constamment, qui l'avait soutenu dans l'infortune et guidé dans la prospérité. Ce nom de *mattre illustre* est réservé en Chine pour Confucius.

Pour se conformer aux dernières volontés de l'évêque d'Adran, Nguyen Anh le fit enterrer dans un petit jardin que le prélat possédait près de Say-gon, et ordonna de lui élever un monument dont un artiste français composa les dessins et soigna l'exécution. Un détachement de gardes du roi est continuellement placé dans le jardin, et l'on regarderait en Cochinchine comme un profanateur quiconque voudrait l'habiter.

Par son testament, l'évêque d'Adran légua tout ce qu'il possédait au roi, au prince, son héritier présomptif, et aux autres membres de la famille royale, afin de les rendre favorables aux missionnaires et aux chrétiens. Lorsque Nguyen Anh vit les bijoux et les présents que lui laissait l'évêque d'Adran, il dit au missionnaire qui les lui présentait : « Voilà de bien belles choses, des ouvrages

bien travaillés; mais mon cœur n'y porte pas envie. Je ne désire qu'une seule chose, c'est un petit portrait du maître pour mettre avec celui du roi de France (Louis XVI), et le porter sur mon cœur tous les jours de ma vie. Si vous pouviez me le procurer, je serais content. On ne put lui donner qu'un portrait d'une grande dimension; il le fit encadrer et exposer dans son palais. Il chargea l'un des missionnaires de faire parvenir à la famille du prélat un brevet qu'il lui avait destiné, dans lequel il loue son mérite, ses talens, rappelle tous les services qu'il a rendus, l'amitié qui les unissait si étroitement, et lui donne, outre la qualité d'instituteur du prince héritier, la première dignité après la royauté, et le surnom de *parfait*.

Ce souverain avait ordonné à son fils de porter le deuil du prélat et défendit toute espèce de réjouissance pour rendre grâce aux génies du royaume du succès de la dernière expédition, prohibition inouïe en Cochinchine.

On a vu d'après ce qui a été dit précédemment que l'évêque d'Adran n'eut pas toujours une tâche facile à remplir. Comme conseil du roi et instituteur de son fils, il dut naturellement être un objet de jalousie pour tous les mandarins. Il y eut souvent des complots contre lui; on hasarda fréquemment des remontrances au roi sur l'impolitique et le peu

de convenance de confier l'éducation de l'héritier présomptif du trône à un étranger qui ne reconnaissait pas la loi, et ne professait pas la religion des ancêtres du monarque. On fit valoir la nécessité pressante de remettre le jeune prince aux mains et sous la direction des lettrés du pays, instruits dans la seule véritable doctrine contenue dans les livres de Confucius. Dans toutes ces occasions, le roi rejeta constamment les représentations des mandarins, avec la plus grande fermeté, et quelquefois il ne fut pas difficile de voir sa détermination de renoncer plutôt aux services de ses ministres qu'à l'amitié de l'évêque qui ne cessa pas un moment, jusqu'à sa mort, de jouir de sa plus entière confiance.

On a représenté la reine comme une princesse d'une vertu exemplaire qui soutint et consola le roi dans ses plus grands revers. Ce prince avait besoin d'une épouse semblable, car depuis 1789, qu'il était revenu en Cochinchine, jusqu'en 1800, il n'eut que deux années de paix, qui furent 1797 et 1798 : ces deux années furent probablement les plus importantes de ce règne trop orageux. Sous les auspices de l'évêque d'Adran qu'il consultait comme un oracle dans toutes les grandes circonstances, le roi donna tous ses soins à l'amélioration de son pays ; il établit une manufacture de salpêtre à Fen-tan, le Tsiampâ des cartes. Il ouvrit

des routes de communication entre les villes les plus considérables et les postes militaires ; il les fit planter de chaque côté d'arbres qui les ombragent. Il encouragea la culture de la noix d'arek et du betel, dont les plantations avaient été détruites par les armées de l'usurpateur : il accorda des récompenses pour la propagation des vers à soie, fit préparer beaucoup de terres pour la multiplication des cannes à sucre, et enfin établit des ateliers pour la fabrication de la poix, du goudron et de la résine. Il fit fabriquer plusieurs milliers de fusils à mèche ; il ouvrit une mine de fer, et construisit des fourneaux de fusion : il distribua ses troupes en régimens réguliers, et créa des écoles militaires où des instituteurs européens enseignaient aux officiers les principes de l'artillerie. L'évêque d'Adran traduisit en chinois un traité de tactique pour l'usage de ses armées. Dans le cours de ces deux années, Nguyen Anh fit construire au moins trois cents barques canonnières, cinq lougres et une frégate sur le modèle d'un vaisseau européen. Il introduisit un nouveau système de tactique navale, et fit instruire ses officiers de marine dans la connaissance et l'usage des signaux. Un Anglais, qui était à Say-gon en 1800, vit une flotte de douze cents voiles, commandée par ce prince en personne, lever l'ancre, et descendre la rivière dans le plus bel ordre, en

trois divisions séparées, se former en ligne de bataille, ouvrir et serrer les rangs, et exécuter les différentes manœuvres d'après les signaux.

Dans ce même intervalle de paix, Nguyen Anh entreprit aussi de réformer le système de jurisprudence, et vraisemblablement l'évêque d'Adran lui prêta, pour cette opération, un puissant secours. Le roi abolit plusieurs espèces de tortures ordonnées par les lois; il mitigea les supplices qui ne paraissaient pas proportionnés aux crimes auxquels ils étaient appliqués; il établit des écoles publiques où les parens étaient obligés d'envoyer leurs enfans dès l'âge de quatre ans sous peine d'amende; il détermina un système régulier d'intérêts pour les affaires commerciales, fit construire des ponts sur les rivières et placer des balises à la mer, et des indications à terre dans les endroits dangereux des côtes; il envoya des lettres dans le territoire montagneux de l'occident de ses états, habité par des peuples barbares qu'il voulait amener à un état de civilisation et de gouvernement réglé. Enfin, ce monarque qui, par son application infatigable à tout ce qui était bon et utile, égala Pierre-le-Grand sans avoir ses défauts, excita comme lui l'énergie de sa nation, et n'épargna rien pour régénérer son pays. Pour bien apprécier son activité et son génie, il suffit de considérer que lorsqu'il rentra dans ses états, il n'avait qu'un

seul vaisseau, et qu'en moins de dix ans, il créa une flotte nombreuse et bien armée.

On l'a représenté comme un soldat parfait; on dit qu'il se tenait beaucoup plus honoré du titre de général que de celui de souverain; on le dépeint comme brave sans rudesse, fécond en expédiens dans l'occasion. Ses conceptions étaient généralement justes, jamais les difficultés ne le rebutaient, ni ne le faisaient rétrograder. Prudent dans ses décisions, prompt et vigoureux dans l'exécution de ce qu'il avait résolu, toujours au poste le plus remarquable dans une bataille; à la tête de ses armées, il se montrait constamment d'une humeur gaie et agréable: poli et attentif pour tous les officiers, il évitait soigneusement de marquer pour personne une faveur particulière: sa mémoire était si sûre, qu'il connaissait par leurs noms presque tous les soldats de son armée: il prenait un plaisir singulier à causer avec eux et à leur rappeler leurs actions d'éclat: il s'informait avec un soin particulier de leurs familles, leur demandait s'ils envoyaient régulièrement leurs enfans aux écoles, et ce qu'ils comptaient en faire quand ils seraient grands; enfin il entraînait avec un intérêt particulier dans les plus petits détails de ce qui concernait leur ménage.

Sa conduite avec les étrangers était pleine d'affabilité et de complaisance. Il marquait la plus

haute estime aux officiers français qui étaient à son service : il les traitait avec une politesse, une bonté, une familiarité inexprimables, jamais il ne faisait une partie de chasse, ou ne prenait un divertissement sans y inviter l'un d'eux. Il déclara hautement son estime pour les principes du christianisme ; il le toléra de même que les autres religions. Il observait avec le respect le plus scrupuleux les maximes de la piété filiale ; il se tenait devant sa mère dans l'attitude la plus respectueuse. Il était très-versé dans la connaissance des meilleurs auteurs chinois. A l'aide des traductions que l'évêque d'Adran avait faites en chinois de beaucoup d'articles de l'encyclopédie, il s'était instruit dans les arts et les sciences de l'Europe, et s'était surtout attaché à tout ce qui tenait à la construction des navires et à la navigation. Pour joindre la pratique à la théorie de l'architecture navale, il acheta un vaisseau portugais, uniquement pour le dépiécer de ses mains, et le reconstruire ensuite.

L'énergie de son esprit égalait sa vigueur et la force de son corps. Il était le principal mobile de tout ce qui se faisait dans son empire, rien ne s'entreprenait, rien ne s'exécutait sans son avis et ses instructions. Pour vaquer plus sûrement aux fonctions du gouvernement, il s'était assujéti à un plan de vie fixe et réglé. A six heures du matin, il se levait et prenait un bain froid ; à sept

heures, les mandarins étaient introduits ; toutes les dépêches étaient ouvertes : les secrétaires d'état enregistraient ses décisions et ses ordres ; il allait ensuite à l'arsenal de la marine examiner tout ce qui s'était fait, parcourait le port dans son canot, inspectait ses vaisseaux de guerre, et visitait la fonderie de l'artillerie. A midi ou une heure, il déjeunait au chantier avec un peu de riz bouilli et de poisson sec. A deux heures, il se retirait dans son appartement et dormait jusqu'à cinq ; ensuite il donnait audience aux officiers de mer et de terre, aux chefs des tribunaux et des administrations. Les affaires de l'état l'occupaient ainsi jusqu'à minuit. Alors il rentrait dans son cabinet et faisait des notes et des apostilles sur les objets qu'on lui avait soumis ; ensuite il faisait un léger repas, et passait une heure avec sa famille : il ne se couchait guère avant deux ou trois heures du matin. Ainsi, ce prince ne prenait guère que six heures de repos sur vingt-quatre heures.

Il ne buvait jamais de vin de la Chine ni aucune liqueur spiritueuse. Il ne mangeait que fort peu de viande. Un peu de poisson, de riz, de légumes, des fruits, quelques pâtisseries et du thé, voilà à peu près ce qui faisait sa nourriture : comme il se vantait d'être un véritable descendant de la famille impériale des Ming qui avait régné en Chine, il prenait toujours ses repas seul : ni sa femme,